

## Études littéraires africaines

**BENTOUHAMI-MOLINO (Hourya), *Race, cultures et identités : une approche féministe et postcoloniale*. Paris : PUF, coll. Philosophies, 2015, 176 p. – ISBN 978-2-13-063365-5**



Lalagianni Vassiliki

Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051554ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051554ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Vassiliki, L. (2017). Compte rendu de [BENTOUHAMI-MOLINO (Hourya), *Race, cultures et identités : une approche féministe et postcoloniale*. Paris : PUF, coll. Philosophies, 2015, 176 p. – ISBN 978-2-13-063365-5]. *Études littéraires africaines*, (44), 207–210. <https://doi.org/10.7202/1051554ar>

La troisième et dernière partie, intitulée « L'auteur, un singulier pluriel », regroupe des contributions visant à démontrer la façon dont les œuvres, les contextes et les stratégies d'élaboration révèlent la figure de l'auteur et ses nombreuses facettes. Rémi Armand Tchokothe montre ainsi comment l'autoplébiscite chez deux auteurs swahiliphones donne lieu au phénomène ou à « la pratique des doubles casquettes » (p. 164), qui consiste à écrire son autocritique pour se défendre des critiques peu avantageuses : les écrivains deviennent alors « sujet et objet de leur propre discours » (p. 165). Dans la même logique, proposant une analyse des situations de partage auctorial, Jean-Marie Kouakou observe qu'« [i]l est en effet impossible de réviser ou d'invalider le fait qu'un créateur soit auteur de ce qu'il a créé » (p. 182). Christine Le Quellec Cottier abonde dans le même sens lorsqu'elle compare les publications et les intentionnalités de Birago Diop, un Africain, et de Blaise Cendrars, un Européen qui n'a jamais foulé le sol africain. Elle conclut que « ce ne sont pas les figures d'auteur de Cendrars et de Diop qui cautionnent les recueils de contes, mais bien les recueils qui les font exister en tant qu'auteurs » (p. 192). Dominique Ranaivoson ne dit pas autre chose, dans son article intitulé « Griot, conteur ou mpikabary, personnages africains en quête d'auteur », dans lequel elle stipule que « les personnages de la tradition ont bien été, le temps du texte, réinventés par des auteurs libres » (p. 204), et ce, quelles que soient les stratégies de narration mises en œuvre pour brouiller les traces du créateur.

Cet ouvrage collectif convainc par sa densité, la richesse et la diversité des opinions qui le composent. Sa pertinence découle de l'originalité des articles, qui explorent des terrains encore trop peu défrichés en littérature africaine.

■ Raymond HOUNFODJI

BENTOUHAMI-MOLINO (HOURYA), *RACE, CULTURES ET IDENTITÉS : UNE APPROCHE FÉMINISTE ET POSTCOLONIALE*. PARIS : PUF, COLL. PHILOSOPHIES, 2015, 176 p. – ISBN 978-2-13-063365-5.

Dans cet ouvrage condensé, Hourya Bentouhami-Molino propose de repenser à nouveaux frais, dans une perspective postcoloniale et féministe, des notions fort difficiles à définir, telles que « la race », « l'identité / l'altérité » et « la culture ». Elle traite à cet égard le racisme comme un problème philosophique, ce qui la conduit à analyser les conditions historiques et épistémologiques de la création

et du développement du concept de race dans les sociétés occidentales, au moment de la période esclavagiste puis colonialiste. Dès l'introduction, d'ailleurs, l'auteure annonce que le livre analysera les rapports des descendants des migrants avec l'ancienne métropole. La présence de l'immigrant, soit de l'étranger par excellence, provoque souvent dans les sociétés occidentales une xénophobie qui, refusant de se rallier aux thèses du racisme biologique, prend la forme d'un racisme culturel, « un racisme sans races », un racisme différentialiste (p. 8). Selon l'auteure, la question de l'identité doit donc être examinée non seulement dans un contexte historique – celui de la colonisation et de la décolonisation –, mais aussi en prenant en considération d'autres faits sociohistoriques, tels que la redistribution de l'économie mondialisée et la reconfiguration de la division internationale du travail. Essentiellement influencée par les travaux de penseurs tels que Fanon, Du Bois, Mbembe, Lughod, Bhabha et Hall, l'auteure expose ses thèses dans six chapitres qui autorisent la convocation d'autant de disciplines des sciences humaines et sociales : géographie, droit, philosophie, langue et littérature, études de genre.

Dans le premier chapitre, intitulé « Une nouvelle géographie des savoirs », Hourya Bentouhami-Molino présente, en s'appuyant sur les travaux des théoriciens des *subaltern studies*, une analyse critique de la pensée géographique européenne depuis le VII<sup>e</sup> siècle. Revenant sur la cartographie occidentale, elle démontre notamment que les représentations européennes de l'espace – de même que la prétendue supériorité culturelle de l'Occident – étaient le produit des aspirations impérialistes entretenues envers les pays de l'Orient pendant l'ère coloniale : « le territoire constitue le schéma matériel à partir duquel s'est déployé la violence coloniale » (p. 13).

Le deuxième chapitre, « Ce que le postcolonial fait au droit », présente une généalogie du droit moderne et examine la contribution des études postcoloniales au domaine juridique. Pendant la colonisation, les habitants des pays conquis étaient en effet considérés comme des « sujets ajuridiques », qu'il fallait assujettir à l'autorité civile par des lois appropriées et en recourant à « l'expropriation identitaire », fondée sur « l'impossibilité pour ces hommes d'être des sujets ou des citoyens » (p. 43).

Les chapitres « Philosophie et métaphysique de la race » et « Le postcolonial et l'inquiétude de la psychanalyse » sont les plus marqués par l'influence des ouvrages de Franz Fanon. L'auteur fait également sienne l'assimilation, proposée par Stuart Hall, de la notion de race à un « signifiant flottant » : « C'est précisément parce

qu'elle est un signifiant flottant qui se fixe sur des groupes altérés, qu'elle appartient à ce domaine du fantasme politique qui a des effets bien réels » (p. 84). La lecture comparative de *Totem et tabou* et des écrits de Fanon conduit ainsi l'auteure à souligner le fait que Fanon, en voulant s'éloigner des positions freudiennes et, en général, psychanalytiques, a déplacé certains concepts afin de « leur donner une opérativité nouvelle dans des contextes politiques » (p. 97).

Le cinquième chapitre traite des influences du postcolonial sur la langue et la littérature. Dans ce passage particulièrement intéressant pour les lecteurs des *ELA*, Hourya Bentouhami-Molino se penche sur le thème du regard de l'autre et des identités ; elle aborde la question de la fonction déterritorialisante de l'écriture, de l'hybridité, et interroge enfin la fonction métaphorique de la littérature, en interrogeant sa relation avec la réalité : « [...] là où l'écriture coloniale métaphorise, estompe, l'écriture décoloniale littéralise » (p. 120). Puisant dans un corpus de romans anglophones et francophones de l'époque coloniale et postcoloniale, l'auteure situe sa réflexion dans un cadre conceptuel postcolonial, mobilisant surtout les thèses de Homi K. Bhabha, de Deleuze et Guattari, comme celles de Chamoiseau et de Glissant dont elle étudie les textes théoriques et fictionnels. S'agissant de ces derniers, H. Bentouhami-Molino souligne l'importance des cultures créoles qui résistent à « toute forme de symétrisation linguistique », le créole devenant un lieu ouvert à d'autres cultures et à d'autres langues « qui auraient perdu le rapport à une origine ». En définitive, le créole est une « écriture-monde » (p. 128), un lieu de parole et d'écriture où se rencontrent « les étrangers, les migrants qui l'habitent en apportant ce qu'ils ont de syntaxe, de mots-valise, d'intonation, d'accentuation, de pensées du monde » (p. 135).

Dans le dernier chapitre, intitulé « Genre et postcolonie », l'auteure approfondit enfin l'approche féministe postcoloniale annoncée dans le sous-titre. Le chapitre retrace l'histoire de la violence faite aux femmes, tant dans l'Occident colonialiste, où les femmes sont considérées comme socialement inférieures, que dans les colonies, où les femmes indigènes sont perçues comme les subalternes des subalternes. L'auteure nous propose un tour d'horizon historique dense et précis de l'asservissement sexuel des femmes européennes, de l'époque des expansions colonialistes à celle du *Black Feminism*, durant laquelle les rapports de domination entre les femmes elles-mêmes se sont complexifiés. En se fondant sur les théories d'auteures telles Audre Lorde, Lila Abu Lughod et Kimberlé Williams Crenshaw, l'auteure critique les politiques universalistes et le

féminisme non-spécifique qui prétendent libérer les minorités ; elle adopte en revanche le concept d'intersectionnalité développé par K.W. Crenshaw, en tant qu'il « [...] permet de penser ce qu'est une véritable politique d'émancipation qui prenne en compte l'expérience vécue des victimes ou des minorités » (p. 166).

En définitive, c'est en se plaçant dans une optique résolument pluridisciplinaire que Hourya Bentouhami-Molino examine la contribution des études postcoloniales à la pensée politique contemporaine ; et c'est précisément ce qui fait de son livre une contribution importante à la philosophie politique.

■ Lalagianni VASSILIKI

BURNAUTZKI (SARAH), *LES FRONTIÈRES RACIALISÉES DE LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE : CONTRÔLE AU FACIÈS ET STRATÉGIES DE PASSAGE*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. FRANCOPHONIES, 2017, 444 p. – ISBN 978-2-7453-3346-9.

Ainsi que le suggère son titre accrocheur, cet ouvrage étudie, à partir d'un corpus de textes de Yambo Ouologuem et de Marie NDiaye, « les processus de racialisation à l'œuvre, à l'échelle de la situation nationale française ainsi qu'à l'échelle microsociale, tels qu'ils peuvent opérer au niveau éditorial, dans des discours de commentaire, d'interprétation, de critique ou encore de théorie littéraire » (p. 11). L'ensemble se lit aisément en dépit de quelques longueurs, notamment dans le chapitre III.

Après une introduction (p. 9-37) dans laquelle l'auteure interroge sa propre démarche en insistant par exemple sur ce qu'avait de vain, lors de son séjour au Mali, sa tentative visant à rencontrer Ouologuem ou tel ou tel de ses proches, le chapitre I (p. 41-138), intitulé « La violence invisible de la racialisation dans l'espace littéraire de langue française », souligne l'homologie entre violence sociale et violence discursive au sein de l'espace littéraire français et francophone, en raison de la question de la race. Le chapitre II (p. 139-202), « Consécration littéraires équivoques », est centré sur le rapport des deux écrivains du corpus avec leurs éditeurs. On appréciera l'étude minutieuse menée sur les archives du Seuil, qui montre bien l'opposition éditoriale que *Le Devoir de violence* a rencontrée, ce manuscrit ne correspondant pas à l'idée que la plupart des lecteurs (à l'exception notable de Jean Cayrol) se faisaient de l'Afrique et de ce que devait écrire un « écrivain africain » : Ouologuem ne répondait pas à « l'injonction à l'africanisation » (p. 163).